

Information professionnelle de l'ASF : l'aide vétérinaire

Autor(en): **Siegrist, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **64 (1976)**

Heft 4

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-274505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MARCELLE PERRET-GENTIL DE KENZAC



En montant l'escalier qui conduit à l'appartement de Marcelle Perret-Gentil de Kenzac, je me demande si je vais interviewer la pianiste, la comédienne, la metteuse en scène, la directrice de théâtre ou l'éditrice. La porte s'ouvre toute grande et je n'ai plus à me poser de questions. Cet être extraordinaire est devant moi. Toujours l'adjectif « radieux » a traduit l'impression qu'elle donnait. Même maintenant que la souffrance a passé, elle irradie d'une flamme intérieure. Je connais bien des gens pour qui elle est un exemple, à commencer par moi, cette femme d'action, cette maîtresse-femme, courageuse et passionnée, cette lionne superbe (bien que née sous le signe des Gémeaux, apprendrai-je dans le courant de la conversation) et qui, peut-être à cause de ce signe, apparaît chaque année plus jeune, malgré une vie trépidante et pas mal d'épreuves. (« C'est parce que vous vieillissez en même temps que moi que vous ne voulez pas me voir vieillir. Et toi ! ça, c'est du Marcelle tout craché, ça n'est pas vrai ; elle est incroyablement jeune et toutes les femmes peuvent l'envier. Rien d'étonnant si son mari, l'éditeur, écrivain et artiste-peintre Paul-Fabien Perret-Gentil, alias Paul Charmont et Pidi, ne pouvait jamais ouvrir la bouche sans parler de sa femme. A part sur la scène, où nous l'admirons tous, je ne la connaissais pas, tandis que lui, je le voyais beaucoup grâce à ses activités et parce qu'il était un balletomane réputé. Chaque fois, sa façon de ramener la conversation sur elle me frappait ; il l'adorait et ne pouvait pas vivre sans en parler : « Elle est vulnérable », disait-il. Il savait mieux que quiconque quelle sensibilité se cachait au cœur de cette force de la nature, si enthousiaste et si farouche à la fois.

« Marcelle de Kenzac, de laquelle de vos activités voulez-vous que nous parlions pour vous présenter aux lectrices de « Femmes suisses » ?

— Je n'aime pas parler de moi. J'ai accepté cette interview parce que j'avais envie de mieux vous connaître. Vous assés les compliments comme un bozeur les k.o. et j'avoue que vous m'intriguez ».

Voilà ! C'est tout Marcelle Perret-Gentil, cela et, si je n'y prends garde, dans quelques secondes c'est moi qui serais sur le gril et elle qui m'interrogera.

— C'est très difficile de parler de moi. J'ai fait du recyclage bien avant que le mot soit à la mode. Et quel-qu'un de superficiel peut facilement me prendre pour une touche-à-tout ».

Aie ! ça, c'est encore pour moi ! Je la sens rétive et ne désirant pas du tout parler d'elle. Il y a comme une fêlure dans l'harmonie de la voix. Une brisure que je n'avais jamais remarquée en elle. Elle ignore que je la connais depuis très longtemps. J'ai toujours suivi avec étonnement ses activités, et je sais qu'il n'y a pas moins « éparpillé » qu'elle. Mais allez faire comprendre tout cela à ce petit visage fermé, buté tout à coup ! Il ne me viendrait pas à l'idée de la croire touche-à-tout, elle n'a jamais fait deux choses à la fois. Même si elle a l'air d'une femme-orchestre, elle va toujours jusqu'au bout de ce qu'elle entreprend. Je me souviendrai toute ma vie de son interprétation des « Funérailles » de Liszt, de « L'Appassionata » et surtout du « Concerto en ré mineur » de Mozart, dirigé par Appia, dans la salle du Conservatoire de Lausanne. C'était le jour de sa virtuosité. Elle avait un magnifique toucher et une sensibilité absolue.

« Mais enfin, pourquoi avez-vous quitté la musique, du jour au lendemain ? »

— Parce que je voulais être chef d'orchestre, que je déchiffrais comme un pied, que je n'avais pas d'argent, et que l'homme de ma vie, comme tout Français qui se respecte, se disait mélomane, mais ne pouvait s'empêcher de siffloter ce que je jouais, après quatre minutes d'écoute inattentive. Par contre, son amour du théâtre nous obligeait tous à monter sur les planches. Quoi qu'il en soit, et malgré tout le talent que je pouvais bien avoir, mon père, que je traitais de « sale-bourgeois » à cette époque (nous sommes maintenant les meilleurs amis du monde), ne voulait pas entendre parler d'une carrière musicale. Alors, à vingt ans, j'ai quitté la maison. (Là aussi, j'ai innové. Ce qui est normal, de nos jours, était alors bien mal vu, et les vieilles tantes de la famille prirent un air plus que revêché).

« Cette Maison de Voltaire, aux Délices, qui avait si longtemps résonné de ses gammes et de ses arpegges ! Elle partit en emportant tous ses meubles... y compris le lustre ! La tête du papa-bourgeois en retrouvant, à midi, son salon vide ! Je me représentais sans peine ce que devait être cette Marcelle à vingt ans, encore si terriblement primesautière actuellement avec ses pommettes de kalmouk et cette hérédité ardente qu'elle doit à ses aïeules. (L'une Italienne, l'autre Allemande, et une arrière-grand-mère Russe).

Et c'est alors que vous avez connu votre mari...

— ...Qui m'a convertie au théâtre. Je ne demandais qu'à être convertie, d'ailleurs ! C'est merveilleux d'avoir un homme qui vous porte. Mon métier de concertiste, la littérature toujours pratiquée en filigrane, mon envie d'être chef d'orchestre qui re-

joignais évidemment la mise en scène, tout me jetait au-devant du théâtre que l'on m'offrait, si j'ose dire, « sur un plateau ». Tout m'enchantait : le travail en équipe, les œuvres à monter. Ce fut une grande période. Je peux dire sans exagération que mon mari a fondé le premier Théâtre de Poche. Il a été un précurseur. Vitaly est venu le voir avant de monter le sien. A Lausanne, ce fut une réussite. Nos spectacles étaient déjà audio-visuels.

— Laissez-moi vous avouer, Marcelle de Kenzac, qu'au temps de vos succès sur les planches et en tant que simple spectatrice, je me demandais par quel miracle, vous, la caritative au tempérament de feu, vous arriviez si bien à devenir un personnage aussi totalement opposé à votre personnalité propre ?

Et je vous revois encore, à l'heure qu'il est, en petite infirme au pied bot, dans la « Ménagerie de verre ».

— Oh ! Vous avez vu cette pièce ! Cela me fait plaisir. C'est drôle, beaucoup de gens se souviennent de ce rôle-là.

Un monde de pensées frémit dans le regard si vivant de « la Kenzac » et elle me dit presque timidement : « Vous savez, ça n'est pas si étrange que cela. Si on est vraiment femme, on a toutes, au fond du cœur, une petite infirme au pied bot. La chance que j'ai eue, c'est de pouvoir la faire sortir ».

— J'ai aussi le souvenir de votre interprétation de la servante russe dans « Le héros et le soldat ». Vous êtes l'une des rares personnes à l'avoir incarnée à jamais. Et « Des souris et des hommes » qui triomphent en ce moment à Paris. Toute la critique avait salué votre succès en disant qu'ils étaient mieux montés que par les Kersenty. Comment se fait-il que vous ne soyez pas allée à Paris ?

— J'ai eu ma chance, mais Fabien, très âgé, ne supportait pas mon absence, et juste à cette époque, j'ai dû m'occuper d'une petite nièce. Ma sœur était malade, on avait besoin de moi... et la maison d'édition réclamait des forces neuves.

— C'est alors que vous avez dû renoncer au théâtre ?

— Hélas oui.

— Ce théâtre qui vous allait si bien ne vous manque-t-il pas ?

— Non, il ne me manque pas parce que j'ai évolué. Autre actrice, c'est rechercher d'autres soi-même. Lorsqu'on s'est vraiment trouvée, on n'a plus envie de se projeter. La mise en scène, c'est autre chose. Mais, je me tiens au courant de tout ce qui la concerne. Je vois les « Premières » intéressantes. J'ai assisté aux trois dernières répétitions de « Mère Courage ». J'ai fait ce qu'on appelle « l'œil neuf » pour « Othello ». Je suis avec intérêt toutes les jeunes comédiennes. Des metteurs en scène de cinéma me demandent volontiers mon avis pour ces dernières. La petite Amaudruz a beaucoup de talent. Une Corinne Coderey, une Catherine Eger sont adorables avec moi. Quand je vais voir Claude Para ou que j'écoute J.-P. Moriaud, je me rappelle que c'est moi qui les ai imposés. J'ai vraiment l'impression

qu'il n'y a pas de coupure et j'ai gardé des amis de longue date tels qu'Elvire Popesco et François Simon, entre autres.

— On dit que vous avez le génie de l'amitié...

— Vous l'avez déjà dit, ne répétez pas cela, dit-elle en fronçant les sourcils.

Malgré sa défense, je le dis encore, parce qu'on me l'a répété de tous côtés : « Marcelle ! C'est l'amitié pure ! » C'est un des traits de son caractère et elle a beau s'en défendre.

« Vous savez, quand j'aime, c'est très sérieux, mais je ne donne pas mon amitié à n'importe qui. En ce moment, je suis heureuse de pouvoir écrire des articles sur ceux que j'admire. Tenez, je vais vous montrer mon dernier papier ».

Cette écoute me permet de regarder autour de moi. L'article est magistralement écrit. Journaliste est-elle, au surplus ! Le décor dans lequel elle vit est loin d'être banal : un feu de cheminée qui brûle neuf mois sur douze (je suis très frileuse), un téléviseur encastré dans un ancien et superbe théâtre guignol, (« oui ! lors des débats politiques, le mot « Guignol » au-dessus d'un Mitterrand qui souriait à la manière d'un vampire, prenait toute sa saveur », une ravissante épinette, (« je ne l'ai que depuis quelques mois »), l'harmonium de Liszt (hélas, il est abîmé, c'est celui qu'il avait quand Madame d'Aoult est venue le voir à Genève), des fauteuils et une méridienne Louis-Philippe, des livres... des livres partout, des photos de théâtre, des fleurs, beaucoup de fleurs ! (« lorsqu'elles sont épanouies, je les porte au cimetière ; parce qu'au froid, elles ne s'ouvrent pas... C'est comme nous, dans la vie ») et un album d'écolière grand ouvert.

— Oh ! non, ne regardez pas cela. Nous avons fait hier soir des études comparées de nos écritures à différentes époques de notre vie. Admirez plutôt l'écriture de quelqu'un que vous connaissez très bien et qui avait neuf ans, à l'époque ».

Mais je ne regarde pas. Ce qui m'intéresse, c'est ce que la jeune Marcelle (elle avait treize ans) a tracé d'une touchante écriture anglaise, grosse et ronde : « La vie est un bloc de souffrances que l'on sculpte jusqu'à la joie ».

Je la regarde et je me dis qu'elle a su mettre en pratique ce qu'elle pensait dès son plus jeune âge.

— Eprenez-vous de la joie dans votre activité actuelle ?

— Et comment ! Il n'y a que cela qui me soutienne !

A nouveau cette fêlure dans la voix. La perte de Perret-Gentil a été une épreuve trop dure pour elle, on la sent touchée à vie...

— Non, ce n'est pas cela. Je m'attendais à sa mort... je l'ai même souhaitée... pour lui... Parce que c'était un être qui n'aurait pas supporté la déchéance. C'est plutôt le confident, c'est celui qui comprenait tout ce qui me manque. Vous dites qu'on veut bien me reconnaître quelques qualités ; ces qualités, je les lui dois toutes. Il avait une telle confiance en mes talents qu'il me donnait des ailes. Et puis, se sentir pareillement

aimée, c'est une telle force. C'est cela qui est dur maintenant. J'ai rencontré l'adversité... la méchanceté... la dureté. Je n'étais pas aguerrie... je n'étais pas prête ».

— A ce propos, c'est lui qui vous a appris votre métier d'éditeur à vous qui avez tant de cordes à votre arc. L'édition, c'est intéressant ?

— C'est passionnant. Je viens de sortir trois livres écrivains. Et tous les trois iront très loin. Jean-Daniel Robert, le chanteur de la campagne genevoise, (il faut lire ses strophes sur l'Allondon), Claude Béraud, le jongleur de mots, Charlotte Gehri au talent si personnel. J'en ai de plus anciens qui prennent leur envol, comme Luce Péclard ou Daniel Odier. J'ai eu la joie de sortir le quatrième roman d'André E. Ballmer, et le deuxième de Robert Choisy. La partie la plus intéressante de mon métier et très certainement la parution d'un livre tel que le « Créativisme » du philosophe Jacques de Marquette. Sans compter les « Feuilles de Poésie », pour lesquels je me bats ».

Un petit temps d'arrêt... Une des qualités de Marcelle de Kenzac, c'est qu'elle sait la valeur du silence. Elle a du rythme et sa voix est toujours au diapason de son émotion.

Elle murmure : « Et puis, il y a mes morts. Je dis « mes » parce que je suis terriblement possessive pour eux. Je les ai tant défendus qu'il me semble qu'ils m'appartiennent un peu. Un Tanner, un Jean Marteau. Une Simone Giacometti, dont le talent n'était pas reconnu par la famille, et dans les « Quatre grains de raisin vert » avec une clarté éblouissante. Une Artémis Calame dont les œuvres sont épuisées et qui, deux ans après sa mort, n'a toujours pas sa pièce (un chef d'œuvre) inscrite à la Société des Auteurs. Il faudra qu'on leur chipe, et le texte et le thème, pour qu'ils se remuent. Ouh ! le métier d'éditeur est d'une très lourde responsabilité ».

Je regarde l'heure et je suis effarée de voir comme le temps a vite passé auprès de cette femme qui parle toujours des autres et que l'on ne pourra jamais enfermer dans une seule image.

— Je ne veux pas que vous ratiez votre train à cause de moi, je vais vous raccompagner ».

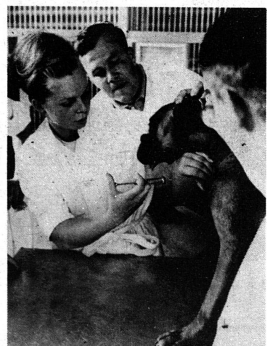
Elle me ramène dans sa voiture. C'est la Roulotte, la Caravelle, le Confessionnel, le Tout-Abri, la Dernière-Cocquille. J'y vis cinq heures par jour entre les courses chez les libraires, les imprimeries, les cliniques. Que ferais-je sans elle ? je me sentais cul-de-jatte !

Le tapis de sol est jonché de pièces de quatre sous que je m'approprie à ramasser. La voiture vole, bondit, saute les obstacles... J'ai quarante centimes dans la main. Marcelle Perret-Gentil me retient d'un geste : « Laissez ! cet argent est destiné au parcage. Je n'ai pas de perdre mon temps et chercher dans mon sac... D'ailleurs, cela me rappelle que tout n'est que vanité ». Je pense à la tête du papa-bourgeois quand il entre dans cette voiture-là...

J. Thévoz

Information professionnelle de l'ASF

L'AIDE VÉTÉRINAIRE



En général, l'aide vétérinaire travaille dans le cabinet d'un vétérinaire citadin, s'occupant de petits animaux. Le travail est organisé de façon à réserver une demi-journée aux consultations et l'autre aux interventions. Durant les examens et les interventions, l'aide maintient les patients — animaux malades ou blessés — les prépare (les chiens sont muselés), les pèse et les nettoie, passe au vétérinaire les instruments (seringues) et les médicaments dont il a besoin. L'aide vétérinaire effectue beaucoup de travaux de nettoyage, en particulier la table d'examen. Elle est d'ailleurs à tout moment interrompue par la sonnerie du téléphone pour les rendez-vous ou celle de la porte d'entrée annonçant le prochain client avec son animal.

Durant les heures de clinique vétérinaire (traitements et opérations), l'aide prépare la table d'opération et les instruments qui seront nécessaires. Il s'agit le plus souvent de panser des plaies, de réduire des fractures ou des foulures, de procéder à des césiariennes et à diverses opérations abdominales. Elle prépare les patients en rasant les poils et désinfectant le champ opératoire, elle tend au vétérinaire les instruments qu'elle lui reprend ensuite pour les désinfecter, elle surveille la narcose, aide à suturer et à poser les panse-

ments. Puis elle remet l'animal dans sa cage, nettoie la table d'opération, prépare de nouveaux instruments et va chercher le candidat suivant. En outre, elle procède aux radiographies et aux traitements de rayons-X, administre les traitements, nourrit les pensionnaires et nettoie leurs cages.

Après tout cela, l'aide effectue les travaux administratifs courants : factures et rapports, contrôle du stock et commandes de médicaments, tenue de la cartothèque où elle note sur fiches les traitements, les ordonnances et toutes les mesures concernant les patients traités. Les travaux de laboratoire ne sont pas un aspect important du travail dans un tel cabinet (de temps à autre, une analyse sanguine), mais l'aide vétérinaire dispense à la clientèle des conseils sur les soins à donner aux bêtes. Le volume de travail est important et parfois éprouvant pour les nerfs.

L'amour des bêtes ne suffit pas

Nombreuses sont les jeunes amies des animaux qui rêvent d'un métier où elles seront toute la journée au contact des bêtes. Mais ont-elles réfléchi que cela implique beaucoup de nettoyage de cages, d'odeurs désagréables, que les plaies non seulement peu belles à voir, mais

sont parfois malodorantes, que les bêtes anxieuses, effrayées et souffrantes sont parfois tentées de mordre ? La sensibilité et la sentimentalité ne sont donc pas de mise. Les aides vétérinaires doivent être de jeunes personnes éveillées, robustes, propres et ordonnées, capables de supporter sans broncher des vues pénibles. Il leur faut, en outre, être dotées d'une bonne santé et d'une certaine force physique, avoir le sens des responsabilités et de l'organisation, savoir travailler en équipe.

Peu d'élus

La formation d'aide vétérinaire n'est ni officiellement reconnue, ni réglementée. On peut se former chez un vétérinaire ou, plus rarement, dans une clinique vétérinaire, ou suivre les cours d'une école d'aide médicale et effectuer les stages pratiques obligatoires dans un cabinet ou une clinique vétérinaire. Quant aux places d'apprentissage, elles sont rares et une foule de jeunes s'y intéressent.

Il est de première importance, avant de se décider pour un métier, de se renseigner sur les débouchés qu'il offre. Selon les aides vétérinaires qualifiées interrogées, il est difficile de trouver une telle place, cela d'autant plus que c'est souvent l'épouse du vétérinaire qui le seconde

au cabinet, tandis qu'une jeune fille est engagée pour aider au ménage. Comme les candidates aux postes vacants sont nombreuses, il ne faut donc pas s'étonner que les salaires soient très bas. Pour faciliter le départ dans la vie professionnelle, il est recommandé de suivre une formation professionnelle dans un métier voisin tel qu'aide médicale ou laborantine médicale, par exemple, puis de se perfectionner chez un vétérinaire, sans toutefois se fermer à l'idée qu'il faudra peut-être se rabattre sur la profession initialement apprise si l'on ne trouve pas de place d'aide vétérinaire. Autres professions et emplois voisins : professions paramédicales ; avicultrice ; palefrenière, écuère ; toiletteuse de chiens ; gardienne d'animaux. Un retour à la ferme serait peut-être une bonne solution.

Aide vétérinaire n'étant pas une véritable profession, celle-ci n'est, évidemment, pas structurée et il n'existe pas d'association professionnelle.

Sources : E. Siegrist, Office OP de Zurich ; « Courrier des Bêtes », Lausanne, No 152 (février 1971). Adaptation H. Beraudon, Lausanne. (Tiré de « Femmes Suisses », avril 1976, No 5.

Tiré de Femmes suisses, N° 4, avril 76